

Nécroscopie ou observer dans le cadavre des choses mortes.

Au-delà de la qualité esthétique des photographies de Roberto Romano, j'ai été immédiatement interpellé par la résonance fantomatique de ces lieux morts capturés en images, cadavres modernes et témoins de notre époque : le temps des intendants.

Je ne saurais pas dire quand cela a commencé, mais un jour, ils étaient là. Ils avaient des sourires affables et serraient les mains de chacun comme s'ils s'entretenaient avec un ami cher.

Pratiquant le pouvoir, ils furent de moins en moins concernés par le réel et devinrent de plus en plus redevables à une aristocratie gestionnaire. Leurs idéaux se mélangèrent jusqu'à devenir identiques.

La foi dans une même religion économique en a fait d'excellents intendants qui redistribuent largement le produit des terres aux possédants et contraignent les citoyens à l'usure et l'économie.

Pour les plus faibles, de ces manœuvres surgit la ruine.

Drame sans importance tant que demeure l'illusion de la croissance et la perspective de sauvegarder le confort des plus méritants.

Alors sur les périphéries se dresse inexorablement un paysage de décombres.

Des villes sans hôpitaux s'assèchent, des régions perdent leurs industries, les jeunes tentent leur chance ailleurs, des usines deviennent des friches, les rues se délabrent et les magasins disparaissent derrière la face agglomérée de panneaux tagués et recouverts d'affiches.

Lentement, nous nous habituons à cet état qui s'installe dans le quotidien, lentement cette image s'expose jusque sur les murs des musées et sur les parois des galeries - des ateliers comme le nôtre.

Un jour, Roberto nous a présenté son travail et il est devenu évident que nous l'exposerions.

Toutefois ne présenter ces photographies que sur leurs valeurs esthétiques serait à mon sens un acte vain.

Je veux croire qu'exposer ce réel de l'abandon nous permet de conserver, comme un devoir de conscience, la trace de cette humanité barrée d'un trait de plume aux actifs du bilan.

Si les intendants s'évertuent à rendre les gens invisibles, cela est plus difficile avec les lieux où ces mêmes gens ont travaillé, vécu, aimé, joui ou souffert.

Sur une des photographies de Roberto Romano, quatre assiettes sont restées sur une table, le reste est en ruine.

Au-delà de la beauté, les décombres avec leur lumière, nous pouvons nous imaginer un repas interrompu, une discussion tue, la présence d'une famille ou d'amis, des artisans, des ouvriers.

En bref un quotidien laborieux.

Qui étaient-ils ?

Nous ne le saurons jamais.

Mais nous pouvons supposer sans trop nous tromper que c'étaient des gens simples, la modestie de la table et des chaises en témoignent.

Pour ma part, je veux regarder dans la profondeur jusqu'à traverser ces splendides images et affirmer que les gens ne sont pas que des lignes comptables - ici vivaient des gens de sang, de pensées, d'os et de chair.

Le travail photographique de Roberto Romano nous montre que le monde a été le monde, que du délabrement émerge toujours les lambeaux de la beauté et surnage la trace des existences.

Lorsque nous avons choisi d'exposer le travail de Roberto Romano, les autorités n'avaient pas encore décidé de supprimer l'école de notre quartier, l'un des plus précaires de la ville.

C'est maintenant chose faite.

Même s'il est difficile de prédire l'avenir, l'hypothèse du délabrement doit être considérée comme probable.

Dans quelques années, peut-être qu'un photographe aussi talentueux que Roberto Romano s'introduira dans les appartements vides, recherchera les meilleures lumières et nous livrera un travail qui nous rappellera qu'ici, joyeusement, des gens ont fait l'amour.